

Une vie bricolée en cinéma *Jimmy Work* de Simon Sauvé

Philippe Gajan

Les cinémas nationaux face à la mondialisation — 2^e partie
Number 122, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25137ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gajan, P. (2005). Review of [Une vie bricolée en cinéma / *Jimmy Work* de Simon Sauvé]. *24 images*, (122), 58–58.

Une vie bricolée en cinéma


par Philippe Gajan

Voilà bien un objet étrange dans notre décidément très sage cinématographie québécoise : un documentaire qui se rêverait fiction. Car il s'agit bien de cela. Du documentaire, on aurait la prémisse, Jimmy Weber, personnage haut en couleur, marginal du coin de la rue et ivrogne invétéré, dont l'histoire personnelle emprunterait peu à peu différentes formes fictionnelles telles le road-movie ou le polar. Non pas d'ailleurs qu'il faille tant se poser la question de la part de réel dans ce récit : nul doute que ce personnage existe bel et bien, aucune raison de douter qu'il ait pu croiser le réalisateur et lui inspirer ce projet. Non, la fiction naît plutôt de la rencontre de deux fantômes, ceux de Jimmy, magouilleur à la petite semaine, un de ces « patenteux » qui inventent leur propre vie jour après jour hors du cadre impartit par la société, et ce festival du « Far-East » québécois, le Festival western de Saint-Tite, improbable et pourtant extraordinairement populaire, rêve de tous les cowboys et cowgirls du Québec. Le récit semble donc être né de cette tentative de faire interagir ces fantômes : d'un côté, un homme qui rêve du « gros coup », celui qui lui permettrait de s'en sortir définitivement, de refaire sa vie; de l'autre, un fait de société avéré hors des grands centres urbains du Québec, la persistance de la popularité de la culture western. Les liens tissés par le cinéaste entre l'individu et l'événement prennent alors toute leur saveur. Qu'importe le délire de la prémisse, cette publicité imaginaire conçue par Jimmy pour faire connaître notre « Far-East », le festival de Saint-Tite, auprès de ceux qui peuplent cet autre pan de notre imaginaire, le Far West américain. Qu'importe l'absurdité d'aller dévaliser un entrepôt de bière, un coup monté avec (presque) toute la minutie des professionnels des films noirs hollywoodiens, qu'importe puisque cela fait longtemps que le film s'est débarrassé de toute « obligation de résultat ». Il ne s'agit pas ici d'utiliser Jimmy Weber comme symbole d'une société de laissés-pour-compte (documentaire à tendance socioéconomique), encore moins de faire le portrait du festival de



L'histoire d'une vie bricolée en cinéma.

Saint-Tite (documentaire à tendance socio-culturelle). Il semble bien que le film se contente d'exister, de « raconter une histoire », un peu folle, irréaliste comme une douce rêverie, ancrée dans un réel terne qui chercherait à s'en sortir à la manière d'un *Stranger Than Paradise* dont il semble un lointain cousin, y compris par son esthétique noir et blanc et son rythme oscillant entre nonchalance et contemplation. *Jimmywork* se refuse le droit d'être exemplaire, de distiller une quelconque morale, pour se situer hors cadre et ne ressembler à rien d'autre qu'à lui-même. Plus qu'une docu-fiction, *Jimmywork* est la tentative ludique de brouiller les genres, intégrant du même coup les deux tendances lourdes du cinéma québécois contemporain : l'héritage du cinéma direct, façon Robert Morin, et Hollywood et ses genres codifiés. Du cinéma direct, Simon Sauvé aura retenu la liberté et une certaine poésie du réel. Des formes canoniques des genres hollywoodiens, il ne reste que des morceaux de bravoure, comme des clin d'œil ou des hommages aux grandes formes qui peuplent notre imaginaire à

l'image de ce casse loufoque. Et de loin en loin des images de films familiaux viennent s'inscrire dans cette drôle de combinaison. Des images en couleur, surannées, fantômes d'un passé égarés dans une histoire qui pourrait être la leur ou non. Simon Sauvé signe là son premier film, un film que l'on n'attendrait peut-être pas d'un monteur. Et pourtant... 200 heures de rushes tournés depuis 2000, ramassés en une ballade/balade aux accents country de 80 minutes, c'est aussi cela, l'histoire d'un cinéma en liberté, l'histoire d'une vie bricolée en cinéma. 

Québec, 2004. Ré., scé., ph., mont. : Simon Sauvé. Prod. : Pascal Maeder, Simon Sauvé. Int. : James G. Weber, Manzur Ahsan Chowdhury, SQ Moshiqueur Rahman, George Weber. 81 minutes. Noir et blanc et couleur. Dist. : Atopia.